

JEAN FRANÇOIS BILLETTER
LICHTENBERG

ALLIA



Lichtenberg

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Chine trois fois muette

Leçons sur Tchouang-tseu

Études sur Tchouang-tseu

Contre François Jullien

Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie

Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements

Un paradigme

Trois essais sur la traduction

JEAN FRANÇOIS BILLETER

Lichtenberg

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

Lichtenberg, vers 1795. Esquisse attribuée à J. F. Blumenbach (1752-1840), professeur de médecine, collègue et ami de Lichtenberg. Crayon sur papier. Succession Blumenbach.
© Éditions Allia, Paris, 2014.

NOTE LIMINAIRE

ON connaît mal Georg Christoph Lichtenberg (1746-1799) dans les pays de langue française : un littérateur marginal, croit-on savoir, auteur d'aphorismes, de paradoxes et d'observations amusantes. On ignore qu'il fut l'un des représentants les plus remarquables des Lumières en Allemagne et à sa façon l'un des plus profonds, dont l'influence a été secrète, mais continue depuis deux cents ans. De Schopenhauer à Nietzsche, de Freud à Wittgenstein et bien d'autres, il n'est pas un auteur important qui ne l'ait lu et n'ait trouvé chez lui quelque idée féconde. Ses *Cahiers*, dans lesquels il notait au jour le jour tout ce qui lui passait par la tête, sont devenus un classique. Il les a tenus de 1764 à 1799, de sa 22^e à sa 57^e année, jusqu'à la veille de sa mort : environ 1600 pages de notes de longueurs diverses dans l'édition actuelle. Ils constituent un document exceptionnel, auquel je ne vois d'équivalent que le *Zibaldone* de Leopardi et les *Cahiers* de Valéry : un document où l'on voit un esprit d'une qualité rare s'interroger et se parler à lui-même sur tous les sujets qui l'intéressent.

Je souhaitais le faire mieux connaître. Pour cela, j'ai pris le parti de rassembler les passages qui m'ont le plus intéressé et sur lesquels je n'ai cessé de revenir

au fil des années. Lichtenberg disait lui-même que c'est ainsi qu'il faut lire les auteurs : en les résumant pour son propre compte (F 1222). C'est donc *un* Lichtenberg que je présente ici, le mien. Mais j'ai aussi veillé à donner une idée de divers aspects de sa personnalité. Je n'ai évidemment pas pu tenir compte de tous les domaines qui comptaient pour lui. J'ai notamment laissé de côté presque tout ce qui a trait à la physique, la chimie, l'astronomie et d'autres sciences de la nature, qui formaient le domaine de ses recherches et occupent une bonne moitié de ses notes. Par ce choix, je souhaite favoriser une lecture lente et réfléchie de celles que j'ai retenues. Les deux principales anthologies parues en français, celles de Marthe Robert (1947) et de Charles Le Blanc (1997), privilégiaient les notations brèves au détriment des développements plus longs et le léger au détriment du plus difficile, ce qui a empêché leurs lecteurs de comprendre le personnage et de percevoir la profondeur de sa pensée.

L'attachement que les lecteurs de langue allemande éprouvent pour les *Cahiers* tient aussi à la langue de leur auteur, qui est toujours primesautière et précise. Elle représente l'un des moments les plus heureux que l'allemand ait connus dans son histoire, lorsqu'il devenait aussi délié que le français de la même époque, avant les pesanteurs qui l'ont affecté par la suite. Elle est surtout l'expression

vivante des dispositions intellectuelles et morales de Lichtenberg, qu'une traduction doit refléter. En traduisant, j'ai rendu autant que possible le caractère impromptu, parfois inachevé, voire peu clair de certaines notes dont on saisit cependant le sens. J'ai cherché à rester fidèle à son *coup d'archet*. À la relecture, je me suis cependant permis çà et là des retouches discrètes afin de mieux faire ressortir le propos.

J'ai enfin voulu défendre une idée. Lichtenberg représente parfaitement ce moment privilégié de l'histoire européenne où le mouvement des Lumières parvient à maturité, quand la raison admet qu'elle n'est pas toute-puissante et se met à l'écoute de ce qui n'est pas elle – cet instant d'équilibre qui fut celui de Mozart en musique, par exemple. J'aimerais en outre convaincre le lecteur que Lichtenberg a sa place dans le passé, mais aussi dans le moment présent parce qu'il a posé des questions auxquelles l'histoire n'a pas encore répondu et suggéré des perspectives qui sont encore ouvertes aujourd'hui. Son écriture fait croire à de la légèreté, voire à de l'inconséquence, mais c'est qu'il ne prend pas la *pose* du philosophe. Pour lui, une intuition juste se suffit à elle-même, elle n'a pas besoin de preuves, une démonstration ne peut que l'affaiblir. Il est un savant, certes, mais qui ne cesse de s'interroger sur le fonctionnement de la pensée et sait que les

systemes sont utiles, mais à titre d'adjuvants seulement. Ils ne doivent pas limiter la liberté de l'esprit. Je ne suis pas loin de penser que les passages que j'ai réunis ici contiennent en filigrane une sorte de *Discours de la méthode* qui montre non point, comme celui de Descartes, comment parvenir à la certitude, mais comment se maintenir dans l'incertitude, celle qui rend la pensée mobile, curieuse et féconde. Lichtenberg proclame comme Descartes que l'exercice de la pensée appartient à chacun, mais montre beaucoup mieux que lui comment l'exercer.

J'ai conservé la numérotation de l'édition allemande. Je l'ai fait pour que le lecteur n'oublie pas de quelle masse sont extraites les notes que j'ai retenues. Il trouvera à la fin de ce petit volume un résumé de la vie de Lichtenberg ainsi qu'une brève présentation de ses écrits et des publications dont son œuvre a fait l'objet en français.

J'ai pris la liberté de publier ce petit ouvrage sous mon nom parce qu'il s'agit certes d'une traduction, mais qu'elle s'inscrit dans la suite de mes travaux.

TRADUCTION

A 50.¹ J'ai observé de façon précise qu'à l'occasion, quand j'avais bu beaucoup de café et que je sursautais pour un rien, je sursautais avant d'entendre le bruit, comme si nous entendions avec d'autres outils que les oreilles.

A 97. Si nous pouvions mettre les vérités abstraites que notre raison reconnaît sans beaucoup d'expérience préalable des sens dans un ordre tel qu'il nous montrerait le passage aux vérités pratiques, cela donnerait une métaphysique utile, mais ce passage manque encore à notre métaphysique.

A 126. Dès l'école, j'ai nourri sur le suicide des pensées exactement opposées à celles qui sont communément reçues dans le monde et je me souviens que j'ai plaidé en latin pour le suicide et que je cherchais à le défendre. Mais je dois reconnaître que l'intime conviction de l'excellence d'une chose (comme le lecteur attentif s'en sera aperçu) a souvent sa raison dernière dans quelque chose d'obscur qu'il est très difficile, ou qu'il semble du moins très difficile de mettre en lumière parce que l'écart entre la phrase clairement exprimée

1. Le cahier A va de 1765 à 1770.

et notre sentiment confus nous fait croire que nous n'avons pas encore trouvé la phrase juste. En août 1769 et durant les mois suivants, j'ai plus pensé au suicide que jamais auparavant et, jugeant d'après mon cas, j'ai toujours trouvé qu'un homme chez qui l'instinct de conservation est affaibli au point de pouvoir être anéanti si facilement ne commet pas de faute en se tuant. Si une erreur a été commise, elle est beaucoup plus ancienne. Je me fais peut-être une telle conception du suicide parce que j'ai une idée trop vive de la mort, de son commencement, de combien elle est facile au fond. Tous ceux qui m'ont rencontré dans des sociétés un peu nombreuses, et non dans un commerce à deux, s'étonneront que je puisse dire une chose pareille. Seul Monsieur Ljungberg¹ sait que l'une de mes rêveries préférées est de penser à la mort et que cette pensée peut m'occuper parfois au point que je semble sentir plutôt que penser et que des demi-heures passent pour moi comme des minutes. Ce n'est pas un supplice morose auquel je me livrerais contre mon gré, mais pour moi une jouissance de l'esprit dont je veille toutefois à ne pas abuser, car je crains qu'elle n'engendre ce goût de la contemplation funèbre d'oiseau de nuit².

1. Suédois, camarade d'études de L. à Göttingen, ami intime (1748-1812).

2. *Jene melancholische nachteulenmässige Betrachtungsliebe.*

B 22.¹ J'ai eu la chance de vivre six ans dans une ville d'Allemagne² où vivent probablement la plupart des génies originaux allemands, du moins si l'on tient compte de l'espace où ils sont réunis. J'ai connu de près la plupart, ou du moins toujours eu assez d'occasions de compléter ce que je perdais du fait d'un commerce insuffisant par d'autres traits qui sont rarement connus hors de la ville où vit le savant et qui, dans la ville même, n'échappaient pas à un peu de curiosité. J'ai aussi connu des écrivains malheureux, des jeunes gens prétentieux qui produisaient beaucoup. Voici ce que j'ai observé chez les uns et les autres. En société le grand génie ne juge pas toujours bien, dans les choses qui ne sont pas de son domaine bien sûr, mais aussi dans celles qui en sont sauf s'il y a souvent réfléchi, ou que ce sont des questions sur lesquelles il suffit d'avoir fait des lectures. Quand il est seul, il porte une certaine attention aux choses quotidiennes qui semble être l'un des principaux signes distinctifs du grand esprit. Il ne se laisse pas entraîner dans des façons de penser propres au milieu où il vit, il considère toutes les circonstances comme autant de cas particuliers³ au lieu de les ranger, par un tour qui est naturel à

1. Le cahier B va de 1768 à 1771.

2. Göttingen.

3. *Als individua*.